

quable de l'écrivain, ce *Monsieur Nicolas* destiné à contrebalancer la gloire des *Confessions* du même Jean-Jacques.

L'*Œuvre*, tirée sous une fort belle forme typographique, embellie de planches hors-texte exécutées avec beaucoup de soin, est enrichie par M. Bachelin d'une excellente bibliographie des éditions originales de Rétif et accompagnée de notes copieuses où l'on trouvera, en outre de renseignements de tous ordres, des notices sur chaque roman compris dans la présente publication. En résumé, travail remarquable, plein de conscience et de savoir et qui fait honneur à son auteur.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Charles Le Goffic : *Poésies complètes : I. Amour Breton. Le Bois Dormant. Le Pardon de la Reine Anne* (1889-1903), Plon. — Alfred de Bengoechea : *D'Ombre et d'Azur*, « L'Édition française universelle ». — Yvonne Lenoir : *Avec une Ombre*, Maurice Darantière. — Francis de Miomandre : *Samsara*, « Editions Fourcade ».

De Charles Le Goffic la Librairie Plon réunit en deux tomes les **Poésies Complètes**. *Amour Breton, le Bois Dormant, le Pardon de la Reine Anne* (1889-1903) composent le premier. Le Goffic, on le sait, excelle dans les petits poèmes, à forme de complaintes, de rondes et de chansons où s'éploie ou rit tour à tour, languit et se redresse de fierté l'âme nostalgique de la Bretagne rustique et marine, de la Bretagne populaire, de la Bretagne des légendes et de la Bretagne pieuse. Il y sait enclorre un art singulier, d'une simplicité émouvante, où rien ne semble composé, préparé, conduit à un effet. Quelle science subtile est nécessaire, et tant de goût dans la discussion, pour atteindre à un pareil résultat ! À se rendre compte du tact qu'apporte le poète à rythmer comme il le sait faire ses vers de dix syllabes et ses vers de sept, on s'émerveille, mais il y faut quelque réflexion, car rien n'apparaît plus ingénu, plus naturel, plus dépourvu de recherche et de travail qu'un morceau de ce genre :

— Des dragueurs passaient avec leurs chaluts.

J'ai dit aux dragueurs : « Le vent d'hiver gronde.

Que rapportez-vous de la mer profonde ?

— Rien qu'un pauvre cœur qui ne battra plus.

« Un pauvre cœur d'homme, un cœur en dérive,
Rencontré là-bas, devers Ouessant :
Les flots avaient l'air de rouler du sang;
Des filles riaient, pieds nus, sur la rive.

« Et ce sang coulait du cœur transpercé
Et, tout en coulant de la plaie ouverte,
Ses rouges lacis traçaient sur l'eau verte
Le nom de la blanche et froide José... »

Au maniement de l'alexandrin, par contre, je sens chez Le Goffic plus d'effort, d'application, non qu'il n'y réussisse à son gré et selon ses desseins. Des poèmes tels que *Prière à Viviane*, ou le très étrange poème intitulé *Anne-Marie* ne manquent certes point de beauté; ils n'ont pas cependant ce caractère si personnel d'autres poèmes issus en toute spontanéité du cœur du poète, ce sont œuvres de volonté, très réussis pourtant, mais où se sent la volonté. Et peut-être, au second qui est une œuvre de jeunesse, l'exemple de François Coppée s'impose-t-il au souvenir du lecteur, de même qu'en le très précieux et délicieux *Epithalame* celui de Paul Verlaine. Qu'importe si, comme c'est ici le cas, de la fusion des influences — et celle des poésies du peuple est à coup sûr prédominante — naît enfin une réelle et sûre originalité?

De sonnets en majeure partie se forme le recueil de M. Alfred de Bengoechea, **D'Ombre et d'Azur**, mais non pas exclusivement. L'auteur se complaît à s'essayer à des rythmes très divers; il ne dédaigne pas l'ode coupée de mesures brèves et vives, ni la hautaine terza rima, ni le long poème votif ou de souvenir amoureux ou sacré. Qu'on ne se trompe à la sonorité de son nom, dont l'art français d'ailleurs s'était déjà illustré précédemment, on n'y rencontre point des exercices faits consciencieusement par un lettré étranger. A. de Bengoechea est de culture profondément française et parle notre langue comme sa langue maternelle. Aucune de ses difficultés ne lui est inconnue ou plutôt, s'il s'en doute, il ne s'y fourvoie jamais. C'est un écrivain français, avec des ascendances plus ou moins lointainement espagnoles ou colombiennes, et cela est fort précieux, apportant au trésor de notre lyrisme un accord particulier qui l'enrichit. Je place, hors

pair, dans ce volume, le poème initial *Stances*, où le poète fait revivre la noble figure de son père,

...écoute, la nuit descend, l'ombre s'envole,
La mer n'est plus qu'un reposoir
Où dans l'or apaisé de sa courbure molle
S'étirent de longs oiseaux noirs...

le poème *Heures*, *Ode*, *Soir Basque*, si crépusculairement lumineux et tendre, et peut-être surtout *Voyages*, souvenir des Antilles et des Andes, du fier royaume qui reçut le nom de Grenade nouvelle et où, nid farouche, étale ses toits au fond d'un cirque de montagnes la ville ancestrale, Bogota.

Les sonnets, ceux des Andes, ceux dédiés aux peintres d'autrefois, espagnols et français, sont superbes ou miroitants, selon le cas, parfois à mon gré un peu lâches de facture, très variés, imagés, mouvants et toujours sûrs comme il convient.

Curieux poèmes comme impromptus ou modelés sur l'humeur et les fantaisies de l'instant, croirait-on, ceux que signe, **Avec une Ombre**, Mlle Yvonne Lenoir.. Ardeurs et méfiances, inquiétudes soudaines ou prolongées, offre de soi, connaissance de ses sensations au point de rappeler parallèlement le Poème de Moi-même de Walt Whitman. Le vers jaillit tout spontané, chante ou danse de son rythme propre, sans pause ni arrêt, se replie, s'élance et soudain est rompu. Amour, amitié, bon accueil, l'auteur en est enivré, et ombrageux se reprend, lamente un peu, puis sourit. Ou bien elle se suppose malade, croit prochaine la mort, déteste ce qu'elle a aimé, fuit la maison de son enfance et de ses premières pensées. La voici en Italie, elle s'y plaît aux voluptés de la langue, des villes caressantes, un peu molles, mais se refuse à l'ascendant sévère des cités anciennes plus fortes et redoutables dans le passé, comme Florence, comme Sienne. Le plus souvent le vers libre se construit autour d'un octosyllabe facile et très souple, parfois l'hexamètre impose sa mesure plus grave. Tous les dons, Mlle Yvonne Lenoir les porte en son cœur anxieux et ardent. Quand elle y joindra la patience et la discipline, elle poursuivra avec aisance, si elle le veut, les plus hauts desseins.

La sensibilité la plus gracieuse, le charme d'une imagination qui vivifie d'intentions, de pensées fraîches et neuves, de désirs harmonieux les moindres objets, les animaux futiles, les plantes, une haleine du vent, les étincelles diaprées du sable et de la poussière, qui s'étonnerait, ayant lu ses subtils et lumineux romans, de retrouver de telles qualités aux poèmes en prose que groupe Francis de Miomandre sous ce titre d'ensemble **Samsara**?

On ne tient rien. Le temps que tu détournes les yeux, celle que tu as laissée à la fenêtre, peignant ses beaux cheveux dans le sel et l'azur, a disparu, avec la fenêtre même, et la maison...

Sur la place vide, le mimosa, devenu fou, jette à pleines poignées son or dans la poussière.

De petits tableaux vifs, résumant en peu de lignes prestes et colorées une sensation profonde de l'âme, on en rencontre à chaque instant dans les récits, les contes combinés non sans malicieux desseins par Francis de Miomandre; seulement, à être ici présentés isolément, séparés des incidents particuliers qui en suscitent l'image, ils gagnent doublement, de ne s'appliquer plus comme une conclusion à des faits restreints et conventionnels, et surtout sans doute de ne se rebeller jamais, bien au contraire, contre le bienfaisant apport du rythme par quoi ils trempent dans l'universel et y replongent l'entendement. Ce rythme demeure flottant et indéfinissable sans doute, mais il domine, il évolue au gré de la pensée et de l'image; il s'approfondit en gravité, il accueille la pointe spirituelle, aiguë parfois jusqu'à n'être qu'un vain concetto, mais c'est rare, car Francis de Miomandre a l'esprit délicat non moins que sensé, et il ne se dépense guère en propos dépourvus de goût et de portée. Sa méditation monte souvent très haut, elle émeut, elle éclaire, elle emplit l'âme de joie, moins amèrement certes, mais aussi amplement que certaines pages de Baudelaire, je n'en veux pour garants que le poème initial : « Toutes choses dans le tourbillon de ce qui est et de ce qui n'est pas... » — et cet autre, en lequel je vois un sûr et pénétrant chef-d'œuvre : « Vous ne m'échapperez pas, même si vous vous réfugiez sur les doux territoires de la folie. O nuages, ô fumées, c'est donc vous! chevelure infinie, accent

de la persuasion, main plus brûlante qu'une torche sous la cendre... » Je ne puis citer d'un bout à l'autre... « Vous ne m'échapperez pas, images cueillies sur les fossés cernant la citadelle de la ville interdite : nuages fondants du demi-sommeil... »; etc., etc..., et puis, et puis la Matière intervient; l'atome se lève; les mouches de la corruption et du doute, que sais-je? Brusquement « la Raison revient, froide comme l'aurore du premier jour du monde, sur le désert de la Pensée ».

Quel drame est plus significatif, et en nous qui choisons et adorons nos mirages et les décors de notre idée, plus tragique et plus douloureux?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jean Rostand : *Journal d'un caractère*, E. Fasquelle. — Lucien Fabre : *Le Paradis des amants*, Librairie Gallimard. — Maurice Magre : *Le sang de Toulouse*, Librairie Fasquelle. — René Maran : *Le cœur serré*, Albin Michel. — Mémento.

M. Jean Rostand prend soin de nous dire, dans l'avant-propos de son **Journal d'un caractère**, qu'il n'a « mis, ici, ni plus ni moins de lui-même que dans ses autres livres ». C'est qu'alors il a mis beaucoup dans ceux-ci, car pour objectives que soient, par leurs tendances, les maximes dont il a composé sa nouvelle œuvre, elles ne sauraient procéder que des réactions de son caractère et de son tempérament devant la vie. C'est à ce titre qu'on en pourra trouver l'analyse à sa place, sous la présente rubrique, le roman adoptant aujourd'hui toutes les formes. M. Jean Rostand est un esprit classique, certes, et qui sait généraliser de l'individu à l'homme. Mais le représentant de l'espèce est encore très particulier dont il définit l'attitude à l'égard de l'orgueil, de la création littéraire, de la nature de l'être, de la sensibilité, de l'amitié, de l'amour et de l'égoïsme. Point n'est besoin que M. Jean Rostand se fasse confidentiel et consigne dans un cahier vert, rose ou gris, les menus événements de son existence pour que nous sachions par le livre qu'il intitule pourtant « journal », qu'il est écrivain, misanthrope, et de surcroît fort instruit de science positive. L'orgueil dont il parle dès les premières maximes de son recueil, avec cette